

DISCONTINUITÉ



SOMMAIRE

PASSAGES AU BLANC, POÈMES, DOCUMENTAIRES, LA MAIN RÉELLE,
ILLUSTRATIONS PAR : *AR ADAMOV*, *SERGE-VICTOR ARNOVITCH*, *MONNY*
DE BOULLY, *VICTOR BRAUNER*, *JEAN CARRIVE*, *B. FONDANE*, *FERNAND*
LUMBROSO, *GEORGES MALKINE*, *DIDA DE MAYO*, *MICHONZE*, *GEORGES*
NEVEUX, *MAN RAY*, *CLAUDE SERNET*.

PRIX : 3 FRANCS

NUMÉRO 1

JUIN 1928

DIRECTEURS
AR ADAMOV ET CLAUDE SERNET

33, Rue de Cronstad, PARIS (15^e)

ABONNEMENT POUR UNE ANNÉE : 20 FRANCS, ÉTRANGER : 30 FRANCS

ANTHOLOGIE de la nouvelle POÉSIE FRANÇAISE

20^e ÉDITION

Cet important ouvrage de plus de 450 pages comprend :

La Biographie,
La Bibliographie,
Des Poèmes,
de :

APOLLINAIRE — ARCOS — ARLAND — BAUDELAIRE — BERTRAND — BIROT — CARCO — CENDRARS — CLAUDEL —
COCTEAU — CROS — DERÈME — DIVOIRE — DRIEU LA ROCHELLE — DUHAMEL — DURTAÏN — FARGUE — GABORY
GÉRARD — GERMAIN — GIDE — GIRAUDOUX — GOLL — JACOB — JAMMES — JARRY — JOUVE — LAFORGUE —
LARBAUD — LAUTRÉAMONT — LEVET — LUBECK — MAC ORLAN — MAETERLINCK — MALLARMÉ — MAURIAC —
MIŁOSZ — MONTESQUIOU — MONTHERLANT — MORAND — NERVAL — NOUVEAU — PÉGUY — PELLERIN — PROUST
— RADIGUET — REVERDY — RIBEMONT-DESSAIGNES — RIMBAUD — ROMAINS — ROUSSEL — SALMON — SOUPAULT
— SPIRE — SUPERVIELLE — TOULET — TZARA — VALÉRY — VERHAEREN —

Un volume : 30 francs

Relié : 40 francs

ANTHOLOGIE de la nouvelle PROSE FRANÇAISE

Ce volume de 400 pages comprend :

La Biographie,
La Bibliographie,
Des Pages inédites,
Des Pages caractéristiques,
de :

JEAN RICHARD BLOCH — BLAISE CENDRARS — JOSEPH DELTEIL — PIERRE DRIEU LA ROCHELLE — GEORGES DUHAMEL
— LÉON PAUL FARGUE — ANDRÉ GIDE — JEAN GIRAUDOUX — PANAIT ISTRATI — MAX JACOB — JOSEPH JOLINON
— MARCEL JOUHANDEAU — VALÉRY LARBAUD — PIERRE MAC ORLAN — HENRY DE MONTHERLANT — PAUL
MORAND — JEAN PAULHAN — MARCEL PROUST — C.-F. RAMUZ — GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES — JULES
ROMAINS — RAYMOND ROUSSEL — ANDRÉ SALMON — PHILLIPE SOUPAULT — PAUL VALÉRY

Un volume : 25 francs

Relié : 35 francs

— KRA, ÉDITEUR PARIS —



L'AUBE N'EST PAS UNE ÉPÉE

C'est en vain que nous escaladons les degrés de la connaissance. Lointain ou proche, nécessaire ou non, nous attendons toujours un Evénement, nous cherchons une idée fixe^(*).

Aujourd'hui, lorsque nous affirmons qu'aucune de nos espérances n'est assez forte pour être énoncée, nous ne pouvons pas admettre, nous ne comprenons pas l'optimisme de certains, ceux-là même qui devraient être les plus désespérés ; aujourd'hui plus que jamais, nous tournons dans un magasin d'agonie d'où nous désespérons de sortir, faute de volonté, faute surtout de désespoir véritable qui, sans aucun doute, nous mènerait au suicide.

Nous n'avons pas peur de reprendre les pires lieux communs lorsqu'ils correspondent, si peu que cela soit, au meilleur de notre pensée. Nous déclarons donc, après mille et mille voix, que, si l'on ne se suicide point, c'est seulement par lâcheté et qu'on ne nous fatigue plus avec le char de l'espoir et toute sa suite.

Mais nous savons que nous n'irons jamais jusqu'au suicide, nous n'isolons pas la cause de l'effet, nous n'aimons pas le vide mais ce qui le précède, nous aimons, pendant la nuit, avoir la sensation de tomber, frapper de nos mains lourdes notre visage inerte, mais nous ne pouvons pas voir *autre chose* nous ne pouvons pas être *ailleurs*.

En vérité, nous savons que rien, absolument rien ne vaut la peine d'être joué. Si nous publions, c'est non seulement parce qu'entourés par la dépréciation fabuleuse des mots, nous croyons encore aux mots, mais aussi parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Nous ne pouvons pas agir, marins les mains pleines de sable, alors nous nous résignons, nous abandonnons toute vanité, nous avouons notre défaite.

Car nous distinguons encore les défaites des victoires, mais la question n'est pas là, puisqu'il nous est impossible de tirer des déductions.

Ce manque évident d'intellectualisme, cette lassitude, nous ne pouvons pas les abandonner. Pour abandonner quoi que ce soit il faut croire aux idées abstraites et générales. Or nous n'y croyons plus. Si nous haïssons le scepticisme, nous haïssons encore davantage le dogme, la préméditation. Nous estimons que *le plus effrayant* est encore le fait de ne point pouvoir agir avec légèreté.

Souvent, réfléchissant assez profondément sans cependant aller jusqu'au bout de notre pensée, nous n'admirons même plus la Révolte d'un homme contre une société féroce et toujours identique.

Nous ne sommes pas des Révolutionnaires dans le sens où nous devrions l'être (**), nous enlevons nos gants avec politesse pendant que les hiérarchies de valeur tombent dans un remous confus. La balance ne penche pas plus d'un côté que d'un autre. Quoi que nous fassions, nous serons toujours pareils à nous-mêmes, quoi que nous fassions, nous serons toujours entourés d'eau et de neige.

Il ne nous reste plus que l'amour de la nuit et notre désir d'être purs (***) Et cependant, nous marchons d'abdication en abdication, et chaque moment en ajoute une autre. Notre vie n'est, en somme, qu'une question de mise au point. Il faut être en règle avec soi-même et l'éternité, il ne s'agit pas d'autre chose.

Nous découvrons la vie, lorsque plus rien, ni sa peau, ni son corps ne correspondent, ne peuvent correspondre avec notre fièvre. Notre fièvre, elle se prolonge vraiment depuis trop longtemps. Nous devenons las. Nous aimons la mie de pain.

Sur les tables de jeu, des mains calleuses ou belles cherchent le courant sensuel et électrique qui fait notre infortune et notre grandeur.

Il ne nous reste rien.

DISCONTINUITE

(*) Partir n'est plus pour nous une idée fixe. Linge, nourriture, nostalgies, nous avons peur de manquer de tout, de ne plus pouvoir. Quant à l'amour, nous pouvons pas en parler, c'est le seul événement qui soit réalisable. Si odieuse que nous soit la discussion, nous ne la pousserons pas à son maximum de hideur. On ne discute pas sur l'amour.

(**) Il ne s'agit pas de l'esprit mais d'un péril à courir, physique, très simple. Nous ne sommes nullement disposés à diminuer l'idée de révolution, malgré toutes les falsifications honteuses qu'elle a pu subir. Pas plus que l'immense majorité du P. C., pas plus que le groupe surréaliste ni Morhange et Politzer, pas plus que personne en France, nous ne risquons rien ou presque. Nous ne sommes donc pas des révolutionnaires. Si nous l'étions nous ne serions certes pas ici.

(***) Longtemps, nous crûmes en la possibilité d'une revanche. Nous nous expliquons : nous étions persuadés que nous pourrions nous venger, que l'écriture nous vengerait de toutes les concessions de notre vie. Une fois de plus nous nous sommes trompé ! Nous ne le cachons pas, *Discontinuité* n'est pas pure. Elle contient des lignes que nous ne pouvons tolérer que par amitié, fatigue ou dégoût.

PASSAGES AU BLANC

L'ENFANT DU RÉSÉDA

L'illustre floraison morale — les minuits sont tous pareils — écume sensiblement plus sanglante qu'un arbre de sable et qui, dans leur changeant mystère, achève les lèvres glacées des cadavres, amer serpent de l'évidence agrandi jusqu'aux paumes de l'ennui par l'inutilité humaine d'un fleuve presque voisin, qui saurait nous dire combien le balancement argenté nous est agréable, combien l'obscurité décevante des voyages atténue nos épaules et de combien l'estime équivalente aux doux nuages des gestes est plus lourde que le silex des montagnes? La rouille céleste du désespoir, ce délire autrement blanc qu'un crime, les épaisses barrières des négations les moins constantes, le carnage perpétuel dont les heureuses victimes sont nos propres mains, toutes les menaces, toutes les aventures, tout ce qui dure encore d'illimité et d'unique dans le vieux désordre des rochers et des sortilèges malhabiles qu'une première imprudence crible d'étoiles, tout nous entraîne à croire que le refuge soyeux en vue duquel notre immense paresse consent aux plus hardies hypothèses, l'ultime découverte qui nous soit réservée dans la fraternelle solitude de l'éternité, fût soigneusement là, là comme la froide saison de l'invisible, parmi ces quelques îles isolées et très lointaines que la vie daigne nous cacher. Dormir, la tête bouillante d'orages, la poitrine caressée de miroirs, les fenêtres neigeuses de l'erreur surplombant de leur matinal rectangle le ravin enchanté où tout infini devient oiseau ou sein, personne n'oserait exister davantage sous le sceau d'une soudaine et brûlante enfance sans, dans la bouche tordue par une sereine habitude, un somptueux arrière-goût de l'ombre définitive — nulle gemme ne fausserait plus les apparitions périodiques du jour impossible, la parfaite vengeance des chaînes, de colombe en colombe, marquerait notre frayeur d'un retour imprévu de fantômes. Car le beau poison d'inquiétude que les doigts mielleux du vent, au seuil immobile de la délivrance, remuent dans ce creux branlant comme une cloche, trou du dégel de la mémoire, étrangement identique à soi-même et à toutes les serrures que le sommeil lime, n'est qu'un arbitraire et insuffisant besoin d'une réalité tout aussi atroce qu'un sentier perdu entre les mâchoires éclatées d'un fauve. Un désir, une clef, si fastueux qu'aux yeux stériles de l'absolu ces tendres accidents puissent paraître, et malgré la proximité largement alléchante du vide, auront toujours à avouer — sans orgueil mais sans haine aussi — à côté de leur trop faible importance quotidienne, la souveraine et profonde mystification que les algues rouges d'une destinée évidemment plus improbable que la plus rigoureuse nécessité corporelle, enluminent dans l'espoir fatal d'un naufrage.

Mais nos rares blessures nous possèdent.

La valeur exemple d'un cerisier ne réside, certes, pas dans le temps qu'il met à fleurir. Un autre ciel, humide collier de brèches où sombrent les poissons légèrement ventrus d'une si merveilleuse retraite, plus vaste sans doute et plus sonore que l'immuable forêt tragiquement vécue à travers les anciennes chutes des cils, nous a accoutumé à contempler le silence comme le frère misérablement aîné des miracles nous a forcé de considérer les pauvres événements qui nous habitent de leurs ténèbres comme le climat transparent d'une suprême raison, nous a charmés de ses grands et tristes nègres de cuivre, ces flammes du nombril couronné d'orties.

Car, en dépit des complications et des barricades que l'existence impose, c'est le frisson maladroit d'une précision majeure, que nous trouvâmes à la naissance auguste des promontoires, qui guida notre bizarre ignorance vers cette oasis des détours.

Les feuilles longuement frisées d'une angioisse qui ne connaîtra qu'à la lisière frileuse de nos femmes le juste mépris des chairs, les rides lyriques et graves dont nos fronts, à l'aube tournante des migraines, apprécient l'instable dentelle, le dur verglas des morsures au milieu duquel la nudité propice d'un pied était la dernière orchidée d'un règne oublié avec l'amour, — ET superbement le violent abandon du gouffre aux revers périssables, nous ont séparés sur cette borne encore une fois terrestre près de laquelle nos ongles limpides nous consolent le visage, de toute victoire, de toute défaite. Le fils dolent de l'assassin, la fille monstrueuse du devin, les êtres variables aux cheveux de chlorophylle, nous parlent à voix basse. Autour de nos grises présences, l'air est pur, les mouchoirs s'envolent. Le prince énigmatique des cygnes (que de débris dans les fontaines de mimosa!) les poings liés et le casque rutilant d'ailes, attend ses successives métamorphoses. Entre les alcôves indécises des heures, un mince poignard d'or reflète lentement l'éclair illisible des agonies. Une forme incertaine et lasse, comme au commencement des tempes, se propage plaintivement de liane en liane. Au fond de nos poches, quelques pièces de monnaie nous rappellent avec mélancolie la splendeur crépusculaire des bagues, le soupir décroissant des pétales, les radieuses stalactites d'un incendie. Avec l'horloge paisible des genoux, chaque continent ajoute au massacre des rêves. Une attaque, une défaillance de plus et toute fièvre — véritable et cruelle éclipse — aurait été finie. Et quelle baignoire passionnée pour notre futur réveil! Mais le malaise augmente. Un fier brassard de deuil nous coupe triomphalement le bras au-dessus du coude. La parure opaline des adieux a glissé sur les dalles correctes des rues. Des pas stridents la foulent. Les portes de la folie sont fermées.

Que l'on ne s'étonne donc pas si la maison sévère de notre cœur demeure interdite aux visites obligatoires des revenants. Dans les coquilles chétives que le soleil dessèche sur les grèves à jamais désertes, la

mer, si bleue à l'horizon, a cessé de murmurer la prière câline de ses souvenirs. Un hiver singulier et farouche, du sommet vapoureux de sa tour de porcelaine, domine avec indifférence notre sombre agitation. Nous sommes pareils aux ardents rivages envahis par les ronces, que les eaux complices ont quitté pour des plaines plus riches, aux vagues bruyantes où le blé de la lumière se mire, aux rasoirs équivoques des pluies qui tranchent le cou des réverbères, — pareils au nous-même de la matière. L'armoire troublante du brouillard dans laquelle notre fragile squelette plonge, l'édredon fané et pâle qui protège notre nocturne magnificence, les rayons livides qui nous honorent les paupières d'une si absurde hésitation, tout notre passé et tout l'équilibre actuel, — voilà le élément pays trop familièrement peuplé de cascades géantes et de ruines contagieuses, que l'edelweiss abstrait de notre double nous dessine. (J'étais aveugle et sans peur dans cette chambre dédiée aux tempêtes, où le danger vagissant de la prostitution s'annonçait en fouets de verre, quand votre savante collaboration, Raymonde, au mariage contradictoire des abîmes et de l'émeraude intense du rire, me fit voir, près des régions secrètes où l'étrave éblouissante des banquises est une grotte d'antennes, les prairies confuses du regret, l'épave impénétrable de quelque douloureux exemple, les fruits décolorés des murailles que l'alcool torride des prunelles charge d'aurores et, sur les collines friables du mensonge, le sûr escalier de vos hanches, éventail de tous les cataclysmes que notre souffle souhaite. Le piège gluant d'une obstinément capricieuse identité, nonobstant l'âge trompeur qui confondait les branches timides de notre réciproque permanence, était toujours là, entre nous, comme une hache redoutable et solennelle dans la fente opaque d'une bûche. On aurait dit, une cage de glace remplie de fourrures. Et je vous ressemblais.)

Ainsi, de retour sur ce chemin que des jardins suspects étranglent, les nœuds voluptueux de notre volontaire destruction, un coup de couteau les a condamnés au néant. De notre lumineuse détresse, de notre inaccessible privilège, seule hostie qui nous reste, une morne lanière de cuir, le voile déchiré d'une gloire jamais atteinte, pénible et tiède cloison entre ce que nous sommes et ce que nous ne voulons pas être. Un bouclier perfide ou docile comme un gant. Spirale de sucre montant dans un tourbillon agressif de nageoires. Bonheur intraduisible et glauque aux pires apparences de vainqueur. Tandis que l'icone pourrie des solutions n'est guère plus qu'une attente déchue. Une attitude suppose une autre, les daims ruisselants des phares ont disparu de nos bois, les symboles sont dépourvus d'amertume. Quel espoir, désormais, affirmer comme nôtre? Parfois la colère indulgente du suicide reconnaît parmi nous quelque saint. Une auréole l'emprisonne, tranquille. Un mirage se penche. Mais nous manquons de liberté.

Au soir galant de notre vain effondrement, les routes saigneront par couples.

CLAUDE SERNET



THE LOST RING

APPEL A PERSONNE

Nous ne demandons pas des étuis de cigarettes ni des marais glacés qui servent de manchons.

Nous haïssons le plus commode et le plus agréable.

Nous ne croyons pas plus aux adjectifs qu'aux noms propres ou communs.

Nous ne pouvons vraisemblablement admettre le pessimisme et l'optimisme que s'ils sont étrangers à tout système de philosophie.

Plus que quinquante nous savons que nous n'avons *aucun* rôle à remplir.

Que, conscients du vide qui nous entoure, courtisans de l'ongée et dresseurs de gants, nous ne récidiverons jamais rien. Si ce n'est quelque appel pareil à celui-ci.

Appel d'ailleurs parfaitement inutile.

Car nous ne sommes plus émerveillés par l'or des cascades ni par la fuite des yeux.

Nous savons seulement *qu'ils existent*, mais cela au même titre qu'un rendez-vous manqué, une perte de cœur ou n'importe quel autre accident dans le domaine des faits.

Nous ne remarquons rien.

Nous ne remarquons plus la Poésie.

Mais tout ce qui n'est pas de la Poésie, tout ce qui, directement ou indirectement, ne la concerne pas, tout ceci nous agace et même nous révolte.

Alors nous donnons des ordres que personne n'écoute.

Nous disons : Arrêtez-vous, monteurs de manège doux et salariés, jeunes filles en toques de velours, adolescents en culottes courtes, arrêtez-vous.

Car le chaos ne dort plus sous une chemise de diamants.

Car de toutes façons, de quelque côté que l'on se tourne, que l'on soit de face ou de profil.

On voit avec stupeur la toute-puissante et complexe force, élégante et vulgaire, rare et quotidienne, créneau qui, sans arrêt, nous empêche d'agir et nous paralyse.

Nous n'appelons personne.

POÈMES

PAUPIÈRES DU VIDE

C'est un fleuve immense sur une main de femme, fleuve qui déborde dans tous les yeux, les mêmes yeux qui couvrent la neige, la même neige que partout, la même eau propice aux serpents de flammes qui se tordent en vain sur des paupières inutiles comme la vie et comme la mort, la mort qui nous dépasse avec des gestes et des gestes, la mort engloutie dans le fleuve de la nuit, celle qui brise ses hanches sur des miroirs étroits couverts d'étincelles, celle qui tremble pour les agneaux perdus dans les précipices.

C'est le nœud de la nuit dans les doigts de personne, c'est une jeune fille qui tousse parmi des arbres rencontrés sur les veines des yeux, ces ronces qui nous empêchent de voir et d'entendre, celles qui nous rendent pareils à des sourds-muets en capes de lumière.

C'est l'heure du sang impur, le canal renouvelé des invasions du crépuscule le long de la peau, notre peau, celle des montagnes oubliées dans une salle de fête, la terre que l'on sépare de la nuit simple comme un oiseau, les retraites des images dans une armoire remplie de ouate sombre, un chat féroce et verni qui, monté sur les maisons, ricane, une perle dans le coin de l'œil. C'est l'heure des frères austères dans les cavernes de plomb et déjà la nuit, la forêt et le fleuve, et cette cendre rouge d'où sortent des oiseaux que l'on prend pour des rubis, des oiseaux noyés dans les paumes des mains, ces imprimeries sur des vaisseaux, la cruauté sous forme d'une jeune fille. C'est l'heure où des plages roulent sur les rebords des têtes, sur les visages anonymes dans la foule des poings, lorsque le raz de marée submerge l'hospice de vieillards, lorsque le ciel roule dans la coupe de la nuit.

C'est un fleuve immense. Ces blondes désespérées le savent mieux que personne.

NUIT, COULEUVRE INUTILE

Lèvres, lèvres joueuses malhabiles des terrasses, lèvres qui rejoignent les yeux, lèvres fenêtres couvertes sur des ponts trop bas, celles qui sont efficaces et pleines de dentelles, lèvres, vous regardez la nuit, vous l'enfilez comme une bague, cette couleuvre inutile au milieu de l'eau. L'eau. Elle reflète les arbres de la forêt, elle est simple et pure. On dit qu'on la boit quand tout est terminé, lorsque les zèbres quittent la nuit éprise de verdure. Les pierres alors se fendent, et dans chaque fente il y a de l'herbe. Les lèvres lèchent l'herbe et la terre est mouillée. Les couleuvres rampent le long des ongles nus.

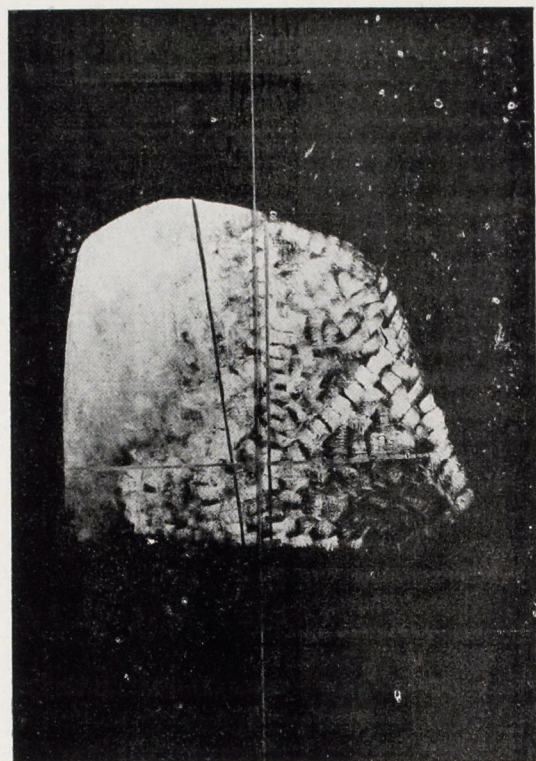
L'INFIRME

L'infirme aux mains de glace s'étend sur l'eau. Il porte un manteau plus mince que la nuit.

L'infirme pose les mains sur son visage et s'étonne de leur poids.

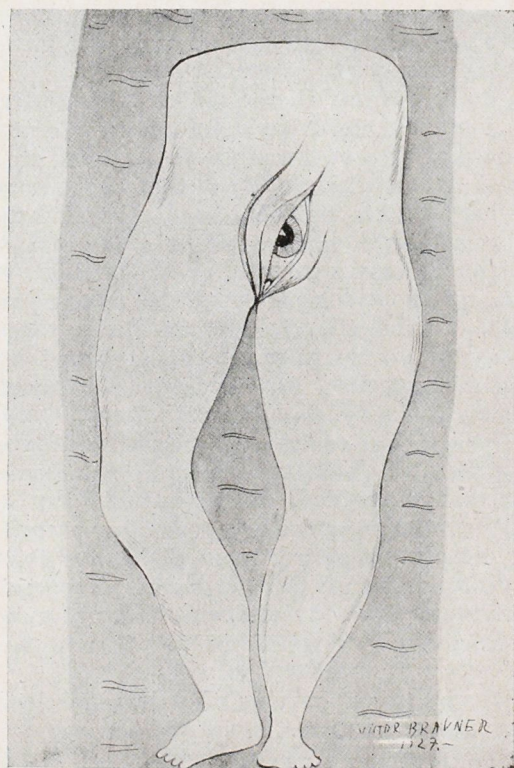
Il est entouré de flammes en métal, de fouets transparents et froids comme l'eau.

(*) Par suite d'un manque évident d'informations au sujet d'une très vulgaire querelle personnelle, par suite surtout des sources auxquelles elles furent prises, l'Inspiration a été reproduite sans le consentement de Georges Malkine. Mais il ne s'agit pas de cela. Nous connaissons trop bien notre faiblesse, nous ne sommes pas assez enfatués de nous-même pour attribuer une importance métaphysique à chacun de nos gestes si majestueux soient-ils à l'échelle de la Vie.



L'INSPIRATION (°)

GEORGES MALKINE



LE MONDE PAIS BLE

VICTOR BRAUNER

VERSION PERPÉTUELLE

Avoir oh coupe de verre les prairies immobiles
Les résédas étranges d'où sortent des géants
Grisou de la tempête les mains pleines de goëlands coupes
de fruits
Mais aussi chiens perdus toutes les maladies plutôt que ces
griffes qui déchirent mes paupières
Mais on dirait que c'est elle assise au bord d'un ruisseau
perdu dans ses veines
Elle se noie dans le fleuve et lance de longs appels
Belle mondaine que n'accomplîtes-vous pas malgré la colère
de tous vos poumons les cris d'épouvante sur des mor-
ceaux de sucre
Je reconnais vos lèvres elles tremblent comme les remparts
d'une ville assiégée
Cette ville que le démon renonça de combattre à cause de
ses cerisiers rouges et bien portants
C'était en avril lorsque les bourgeons s'ouvrent à la clarté
Lorsque la nuit se regarde avec complaisance
Jolie criminelle aux doigts de marécage où chante un che-
valier ardent cuirassé de bronze
Marécage plein de minéraux si froids longues prairies où je
marche devant des chiens aux gueules grandes ouvertes
Le crépuscule toujours lui
Il envahit les prairies il mâche du papier il n'est pas malin
Le malin n'est jamais celui que l'on pense mais un granit
joyeux à belle tête de mort
Tête couverte d'étoffe tête qui coupe les têtes des condamnés
à vie
Petits hoquets périodiques devant une main une très jolie
main
Un timbre que l'on applique contre le cœur nu
Un homme indifférent sur l'océan des fruits
Plongeon, plongeon autour duquel grimpent des femmes sans
visages ni corps
Celles qui sont éprises des verdure malades
Celles qui meurent dans les hôpitaux absurdes à boucles
d'oreilles
Celles qui assassinent le plaisir mordu dans du zinc
Vous toujours vous amazones des fleuves géantes agrandies
verres cassés de la peau et du cœur
Allumez dites-vous allumez vite la peau des hommes terrés
dans leur égoïsme bêtes vraiment
Ours sangliers vipères
Vipères surtout à cause du venin qu'ils portent dans leurs
bagues

VISAGE DE L'HOMME

Une bouche une bouche ouverte comme un revolver
Et c'est déjà le menton et les plaines des joues
Sur les rochers des lèvres les balcons des fronts
Nos fronts nous traversons nos fronts perdus dans la pureté

Pareils à des puits que brise l'obscurité
Comme les chambres noires de la photographie
Comme les lignes qui séparent les yeux
Comme l'homme accoudé sur le rail de la nuit
Comme l'homme qui crie des fleurs entouré de souris
Pendant que des gants s'échappent de ses tempes

C'EST ENCORE VOUS

Pour PERCY

La nuit tombe dans un remous de lèvres
Des héliotropes recouvrent toutes les armoires
Et voilà le matin
C'est le livreur d'étoiles qui jette du sel
C'est le partenaire de la nuit
Cet oiseau géant qu'on ne nomme pas
Et déjà l'ennui porteur de vin blanc
La rotonde des femmes
Les cadavres enfermés parmi des doigts d'opale
Aquarelles vraiment
Eaux-fortes de la résignation mais compter jusqu'à quatre
Car il en est des chiffres comme des garçons
Puis tourner la nuit et renverser la mer
La mer qui se referme sur le velours cet étang glacé
Et toujours les courses d'yeux le long des mains de femmes
Courses rapides comme les flèches que lance l'héroïne de la
photographie
Celles qui s'enfoncent dans la nuit
Elles sont fines et blondes les flèches
Comme des jeunes filles projetées parmi les chrysanthèmes
Dans un puits profond où les cols sont des pierres
Pierres qui distillent l'oxygène et l'eau
Celles qui allongent les champs de neige mobiles comme des
doigts
Ces doigts perdus ces chiens lévriers dans la caverne minérale
Entre des manchettes d'aurore et des cravates de lune
Cravates qui attachent les fenêtres des maisons en mal de
droiture
Chevaux qui se cabrent devant les étoiles
Qui se ruent parmi les maisons sauvages
Dans des contrées d'encre qui saignent à cause des superbes
fermetures
Mais l'assiette glisse
C'est le ciel qui tourne à son tour
C'est la bannière du feu et de l'eau
C'est une roue qui tourne dans la lumière
La traversée de la crainte
Les livraisons rapides des engrais et des veines
Neige neige où se cachent des visages
Clinique du point du jour ou rendez-vous de l'amitié
Plages ou marées
C'est encore vous
C'est encore vous

AR ADAMOV

DEAR FELLOW

à VICTOR BRAUNER

ami
frère en rosace d'un voyage à rebours
transparent mimosa dont tes cris sont les ailes
avec le continent de nos mains parallèles
aux portes de ton corps sur mon visage debout

tes mensonges sont bleus comme la vie des oiseaux
les paroles qui te suivent ont changé de victime
ainsi le blanc sommeil que ta tête limite
d'un rasoir de poissons te divise les os

te rappelles-tu l'inceste du miroir qui t'enferme
je respire tes yeux que le vent mêle sous verre
les amandes de tes ongles pour la nuit sont sévères
quand je pense ta bouche où le silence germe

les sourires ont ciré l'escalier de tes dents
brune ta voix fournit le tabac à ma pipe
sous l'écorce des arbres les nuages se dissipent
et la peur à fantômes dans ton fémur ardent

malhabile fenêtre au poison efficace
diamant dévasté dans sa bague de briques
sous le vice opaque de nos rêves concentriques
la serrure variable des montagnes se cache

et la tristesse des louves sous la cloche des forêts
et tes blondes clavicules aux hivers pleins d'horloges
et les vieilles concierges illuminant leurs loges
et cette clef sans corolle d'une musique perforée

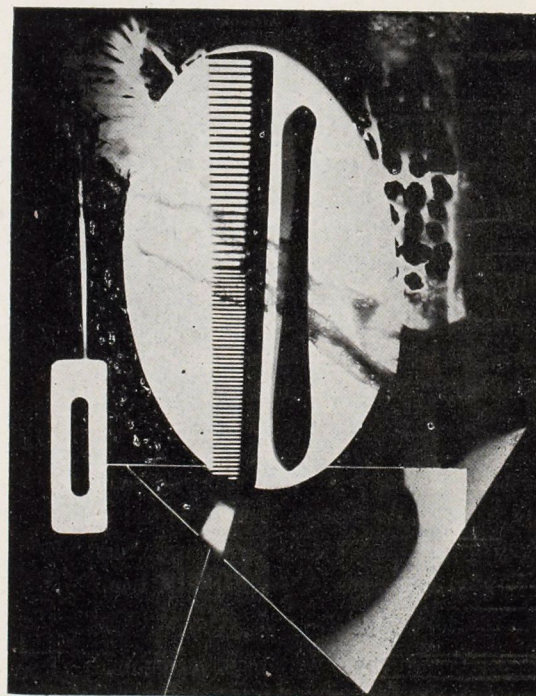
c'était un cœur en bois avec qui tu jouais
en baissant les paupières d'enfance obligatoire
depuis la nudité frivole de tes doigts
sur le plumage des heures a perdu la mémoire

mais les fruits des septembres se souviennent de tes fuites
et le fleuve de ta chair meurt en forme de neige
tant de lignes savantes et limpides logarithmes
qui fleurissent la digue de ton grand lit de cendre

maintenant le problème de tes lèvres rougies
sur la roue des collines où s'allume ton squelette
rouille ce pur revolver mesurant dans ta poche
l'éternité des routes que trahissent les tempêtes



SURVIVANCE



LES CHAMPS DÉLICIEUX

MAN RAY

car les aumônes s'endorment dans la cage de ton poing
la cocarde du désir se fane à tes temps
c'est une autre histoire qui commence par ta peau
solitude frisée et traduite en lampes

la balance des regards où se pèsent les hiboux
inclinée vers le geste des jardins arbitraires
les étoiles ont gelé tes étranges genoux
et le nœud des miracles te divulgue aux mystères

ton amour est stérile et la vertu précocée
l'arc-en-ciel se dérobe aux lumières de ton ventre
les abîmes t'accompagnent et mes pas te ressemblent
colère inconsciente et vaine comme tant d'autres

DIGRESSION SUR DU GRÈS

le fantôme des sources où s'abreuvent les gazelles
et ton ventre fleuri comme l'azur des drapeaux
c'est le nœud du sommeil illustrant les gazettes
chevelure des veines que divulgue la peau

L'AUTRE

du sable vert des bouches aux nuages qui l'imitent
le couteau des saisons étoilant votre sang
comme un phare des griffes vers sa triste limite
associe aux épaules son limpide croissant

le crime lent des rêves dont vos yeux sont les îles
écartant ses naufrages vous découvrez parmi
les genoux blancs des algues très purs ou très stériles
l'immobile absence d'un visage mal promis

c'est le sein noir des pluies qui nous guide et allaite
le mouchoir de mon cœur est un lourd diamant
vos gants sur mon front dense ont une fin d'amulette
seuls nos longs tibias nous figurent les amants

retournez donc miracle aux coquilles de cendre
où les mains du silence ont l'orgueil de l'ennui
l'araignée des ténèbres n'y pourra plus descendre
et la lune qui pêche les poissons du minuit

CLAUDE SERNET



L'HEURE SUPRÊME

MICHONZE



UNE MAIN ME POUSSE DANS LA RUE

LE REGARD DE L'ABSENT

I

l'oiseau est précédé de son sommeil futur
le regard de l'absent oublié dans la bague
le feu des vitrines consume le temps
et cette découverte du rien si lente oh
racines je connais vos appétits racines
quelle ténèbre vous faut-il pour pondre un diamant
l'heure est pleine de trous
les étoiles sont le passé obscur des diamants
les femmes ont la tête coupée dans le cœur des hommes
le travail crache par terre
et la fraîcheur envahit jusqu'aux paroles
pendant que les genoux s'ouvrent au soleil
les premiers genoux de mars plein de graines
l'obscurité trahie par le cri de l'écume
les vaches minérales dans les fermes du cœur
l'étang cette langue de silence dans la bouche des champs
écoute le chant du coq servi à la mayonnaise de l'aube
regarde la respiration de la terre sur le miroir des visages

II

mais l'homme où est-il l'homme
l'homme rit — il salue l'après-midi du sang
il s'étonne d'avoir du retard sur lui-même
les intestins des routes se gonflent dans son cœur
où ira-t-il où iras-tu
les enfants lui arrachent les reins feuille par feuille
ils le prennent pour cible à leurs mots nouveaux
ils ont de l'appétit à manger de l'homme
mais il se cache sous la paupière de ses muscles
nu comme ces poissons dont on ne pêche que l'éclat
il fait le plongeon dans le rêve
le voici plein des phosphorescences du sommeil
le silence le suit comme une lampe
comme une tâche de graisse l'esprit
pains de neige
sa force s'alimente aux veines des dormeurs
s'il s'y noyait grands dieux
la nuit lui fait des piqûres intraveineuses
mais une aube irréaliste
la mer y brosse ses cheveux
il court affolé comme un chien de chasse
et c'est toujours au plus profond
il caresse la joue des forces qu'il dénoue
signes et jus
cette richesse l'ahurit d'être absente
il jette les oiseaux à pleines mains
solitude où se retirent les bateaux mourants
qui es-tu quiétude

quelle forme de l'oubli préférer
bain de mémoire où trempe le négatif des mots
pierre sous un mouchoir d'eau qui bouge
vivre mais vivre
nager dans le soleil sans ceinture de sauvetage
vivre vivre vivre vivre
le sang monte cinquante marches en courant
il n'y a que le drapeau rouge qui compte
le voici qui met le feu aux margottins des veines
il s'égosille sur la plus haute branche des poumons
orchestre des résines
désir lâche mon pied de ton piège-à-loup
assez de ces miroirs où s'abrutit le nu
la fraise n'est que la veine ouverte de la pierre
les sources se font vérifier par le foie
ce printemps sera-t-il baptisé lui aussi par l'ennui
donnez-moi autre chose
tant d'objets imprévus minéraux
il leur faudra des noms suffisamment obscurs
naissances croissances désordres nouveaux
donnez-moi autre chose
l'ombre qui se détache du mot nombre

B. FONDANE

LES FANTOMES

Retourner vous entendez bien ce que je veux dire
Retourner à l'endroit exact où je vous ai parlé
A la même heure du jour exactement
Avec le même costume et cette porte cochère immense et
la destinée
Non pas demain ni après-demain ni plus tard mais tout
de suite
Non pas tout de suite mais dans l'éternité
Non point seul mais avec vous
Avec vous dans le même cercle d'ombres et de lueurs
Le pied posé sur la même pierre de la cour
Et le même quinquet brûlant dans son infâme fumée au bas
de l'escalier silencieux
Et que m'importe ce qu'il passera de choses sur la terre ce
qu'il passera de doigts dans ma main ce qu'il coulera
d'eau ce qu'il brûlera de feu
Que m'importent les années les lumières et les paroles
Les ombres se lèveront un jour comme je vois à l'instant
même ma main se lever pour vous l'annoncer
Les choses se placeront à leur place comme je vois ma main
retomber à son tour et demeurer immobile
Ce que vous me direz vous me l'avez déjà dit, ce que vous
entendez vous l'avez déjà entendu
Et à cette minute déjà je sais que je l'entends encore
Je l'entends avec d'autres oreilles un esprit plus pur
Et dans un monde moins étrange que celui-ci

GEORGES NEVEUX

L'AORTE DES FANTOMES

Pour JEAN CARRIVE

L'éventail éternellement s'ouvrant que déchire
Que déchira le passage du dernier rapide
Plein de voyageurs invisibles leurs haleines embuant les
Vitres
Des terribles wagons secoués par le frémissement des lèvres
absentes
Était-ce ma vie
Oui oui j'étais le rameau de fil de fer le squalé de l'air
M'apprenant à regarder la mer
O le mal de mer le mal du pays paysages vengeurs
Écoute ce miroir ensorcelé écoute ce qu'il prédit « Je te
rendrai l'enfance
« Émerveillée
« Les fessées de ta mère à qui les roses japonaises
« Faisaient une vie d'enfer
« Englouti par l'ombre sanglante de la matrice première
« Tu ne seras ni sept ni treize mais un chiffre d'amour
« Ovule infécondable dans l'océan céleste
La hache blanche trancha le carcan et ses bras se levèrent au
ciel comme des yeux
J'ai autrefois juré de me retrouver sur un beau tombeau rêvé
Mais les visages ont passé passé passé
Mais les nuages ont blêmi mais les souvenirs ont pétrifié mon
cœur
Et la lune si souvent offensa la nuit
Que je ne sais plus où j'en suis
Te voilà banni de la cité des eaux
Et tu n'as pourtant pas perdu ton allure de geyser
« Je veux rafraîchir la mémoire du miroir ensorcelé
Dit l'idiot magnifique de tout-à-l'heure en tombant à plat
ventre sur ce vers de sable bleu

« C'est Roland dans sa fureur qui mangea beau miroir la
glace magnétisée des mille pôles en blasphémant et le surhomme
et la vierge de Saint Luc et les culs-de-jatte et les culs-de-
de-lampe que les jeux des bambins dans les squares rendent
monstrueux au bas des chapitres d'un livre imprimé sur papier
de verre que je feuilletais pour le plaisir de voir saigner la
paume de mon index pendant que je donnais des coups de pied
aux réverbères devant les lupanars où j'allais chaque fois que
ma maîtresse m'apparaissait en rêve manquant par jalousie au
rendez-vous prochain parce qu'elle ne peut supporter mon
babillage interminable touchant l'odeur des champignons qui
me fait jouir comme les accouplements les plus pervers avec
cette femme dont le parfum spécifique me donne la chair
de poule en grimpant le long de ma colonne vertébrale ce qui
n'est en rien comparable au délire total qui m'emporte pen-
dant la pénétration d'un poil du tétou de n'importe quelle
laideron dans un de mes pores je t'assure c'est la vérité
dans toute sa cruauté »

Avec ses paroles s'en allait son corps
Son corps était vide comme les wagons remplis de voyageurs
invisibles
Du train qui m'emporta loin des gares vers l'avenir
Vers l'avenir aux prunelles éteintes
Le charme était rompu de fatigue

Et tu as peur des forêts où s'engouffre le vent voleur de
feuilles mortes
Tu as peur et je t'aime comme je hais ma vie
Et comme je voudrais fuir fuir n'importe où
O mon pauvre amour sans écho dans le monde des cœurs
Les avenues du sommeil sont encombrées de troncs fossiles
J'ai si longtemps étouffé mes pas
Que le soleil énorme et aveugle sur l'épaule de la terre
Couvrit d'ombre les très-belles les très-profondes rides
Il était las de se comprendre dans les maladies parfaites
L'if le cap le pic c'est fou
Dites-lui qu'il est fou il n'en sera pas plus grand
Cristal de roche Rocher qui fait fête à l'aurore
Tu sais beaucoup trop bien
Il n'avait pas sommeil il avait une envie folle de dormir
Et c'était de nouveau l'éruption des flammes célestes
Qui couvrit de nébuleuses ma pensée mutilée
C'étaient de nouveau les flammes du désir qui firent
Disparaître le monde
Une armée de fourmis rouges dévorant un peuple de fourmis
noires
Entre mes cils et mes mains

MONNY DE BOULLY



PAS ENCORE

DIDA DE MAYO

ARMATURES DES CŒURS

Pour MAX MOLHO

Blancheurs des nacrés sur les traces brillantes de tes yeux
Les rivières qui sont entre tes cils
Ton cœur sur le mien pavé transparent
Ciselures des paumes au sein de nos douleurs
Cygnes dépouillés de leur chanvre sanglant
Portes brisées comme les ballons des mers qui roulent dans
les temples
Violons polis et ternis ainsi que ces pavots dont s'enivrent
les moines au milieu des ténèbres
J'ai sur vous la puissance des yeux et la puissance des mains
Manteaux étoilés si jadis j'ai pu vous prendre pour des cendres
je sais aujourd'hui vos exploits merveilleux, je sais
que vous pûtes, tournant sur les goélettes fragiles de la mort
vous maintenir debout parmi les sables
Je vous en remercie vous avez assaini mes désirs vous les
avez rendus pareils aux écumes des mers
Que ne vous dois-je pas globes éclatants de nos corolles en
retard

REGARDS DANS LES CADRES

Vous me regardez, jeunes filles, de vos yeux nacrés comme
ces phosphorescences d'été. Vous êtes là, envies bleues de nos
désirs, en hommes qui voulez percer les murs de vos grandes
aiguilles de crin, vous êtes là et vous ne me dites rien. Auprès
de vous, les figures sont des nuages creux comme les mers et
nous les effeuillerons ensemble, vous et moi, dans les jardins
publics.

« Nous avons tous la peau recouverte d'étoiles afin que
les mains soient des continents de velours, et nous nous regardons.
L'un de nous a ses vêtements enduits de vernis comme
les corolles éparses dans la brume. Il se dégage et court sur
la montagne.

« Je vous prendrai le corps, dit-il en s'arrachant les yeux
et se découpant la peau, votre corps, je le fouillerai et il n'en
restera rien, étoiles de moi-même, bordures des saules.

L'ami dont j'ai parlé ne se souvient de rien, il me demande
si les temps sont changés, si les cristallisations sont encore
aussi froides, et je lui réponds :

« Oui, les temps ne sont plus les mêmes, les lacs se sont
desséchés et les mers désemplies, vagues vous n'êtes plus que
des reptiles et ton cœur est sur moi, lézard en forme de
taupe. Oui, il ne reste plus rien de ce qui était avant et tout
ceci changera à son tour. Le blé deviendra maïs et le roseau
froment. Oui, mon ami, hoche la tête, nous ne pouvons rien,
les rails de l'incendie passeront sur nos corps. »

FATIGUE MALHABILE

Pour SYLVIA MAKLÈS

Fleurs déchirées qui vous baignez dans les mers arctiques
Peaux étendues sur les déploiements absurdes de nos héré-
dités insurmontées
Echarpes ciselées des mains aux cadrans des horloges
Chevelures étendues aux harpes décolorées de nos relations
Passez passez dédicaces discrètes aux grands lambeaux de
sang
Dedicaces écoulées le long des rivières froides et disparues
Yeux de nos mères évaporés dans ces grands salons où les
dames de la cour déploient leurs mains sur les rainures
de cristal des boiseries
Ongles découpés des grands tapis qui meurent sur les tein-
tureries apeurées des grèves sablonneuses
Venez mes mains se tendent vers les marquisats lumineux
de nos détresses passées
Venez prismes aux aigrettes blanches comme les armures
de nos corps comme ces grandes houppelandes dont s'en-
veloppent les barques d'anis
Car il se forme des choses étranges sur les montagnes de glace
où rampent les serpents
Des pastilles de sable se dissolvent dans les océans lourds
de paupières comme ces lampes sans fond où nous dispa-
raissions à la recherche de nos désirs
Je ne retrouve plus sur les plages désertes des sorcières de
carbone que les coquillages sur lesquels nous avons pleuré
et ces algues mobiles comme de grands lézards enivrés de
soleil qui s'endorment le long des murs

SUPPLICATION EN GUISE DE PRIÈRE

Les laminoirs immenses ont tressé la nuit en rivières décou-
vertes, secrètes présences des auges sans fin. Les prières ont
recouvert tes seins et les continents blancs des paupières brû-
lées. Il y avait sur la route une couverture d'opale et tu l'as
entraînée, alors elle s'est brisée parmi les audaces ouvertes
et les glaces des yeux. Le miroir est tombé au cristal des
arbres et vous m'êtes apparue, les reflets de vos joues ont
crispé vos regards.

« Seigneur, disaient les corps tordus en bâton de guimauve,
une immense ville est née, elle est entre la terre et le ciel,
venez voir les multiples traces de ses flambeaux nocturnes.
Près des nuages dispersés en coupoles, l'empereur est venu
et a levé les cœurs; les maisons sont retournées aux fau-
bourgs des astres. Cette ville est à la fois nôtre et vôtre.
Elle est envahie par l'éther et l'onde, cet épice grandiose est
gonflé d'un orage dont l'amour a perdu les signaux dévorés »

FERNAND LUMBROSO

LA DISPARITION MYSTÉRIEUSE

Fragment

Pour J. C.

Ne viendra-t-il plus jamais
Ou qu'attend-il encore
Prisonnier disparu
Derrière les cils du ciel
Ou bien est-il trop loin
Perdu brisé
Et le vent cette grande soie de l'oubli
Ne se souvient-il plus des empreintes de ses pas
Ces feuilles qui ne volent plus
Ces pétales des passages
Ou bien sans ses éclairs
Est-il dans la fleur étonnante de l'aube
Face à son cœur face à sa vie
Ce rayon de soleil qui ne peut s'évanouir

A voir figées ses cataractes le ciel croit qu'il dort
Et l'attente est loin de lui et de l'appel mystérieux de mes
tempes
Il est plus loin
Beaucoup plus loin
Là où ne tombent plus les bolides
Coups de lanières d'or sur la loutre du ciel
Quand la nuit beau vaisseau appareille sur les villes
Mais il est quelque part
Peut-être dans la fin des heures impossibles
Où le jour n'est plus qu'un cristal inutile
Où l'appel ne s'entend plus d'une artère à une autre
Quand sont morts les oiseaux baisers de l'ombre à la lumière
Quand les femmes l'ennui endormi dans leurs bras
Se jettent dans les lacs bariolés d'heures et de zéphirs
Peut-être dans une tour qui s'enfonce dans la mer

Peut-être dans la ville pleine de terreur
Où les statues descendues de leur socle
Vont dans le crépuscule avec des gestes éternels
Massacrer les solitaires les amoureux transparents
Ces fils uniques de la mort
Et les grands hommes de cire
Qu'en dehors de tout soupçon
Elles tuent à coups de boutons d'or

JEAN CARRIVE

LES MÉFAITS DU COURANT D'AIR

MYTHES

Eclairé par la veilleuse l'enfant malade que la faim torturait d'en haut
écoutait le cliquetis du repas
Les dragons et ces étranges animaux tenant de la fleur et de la bête
du lion et du bégonia achevaient de saigner après un combat dont la
fièvre avait été l'arbitre
Las à la fin d'écouter les trombones du silence (l'avait-on oublié) il
descendit l'escalier sur les deux heures du matin
Dans la salle à manger, autour de la table non desservie, toute la
famille était rangée, la famille, toute la famille grimaçait anéantie
Les visages déformés comme se mirant dans les lames du dernier déluge.
Quand il les toucha ils ne bougèrent plus, froides victimes sans bles-
sures assassinés dans leurs assiettes. Les bras ballants tout debout la
bonne était morte
pareille à une statue de cire
Mais la fenêtre et la porte vis-à-vis étaient entr'ouvertes

(Extrait Août 1926)

J. C.

DOCUMENTAIRES

J'avais environ sept ans. Pour passer agréablement mes
vacances qui, sans aucune raison précise, s'annonçaient
lourdes et chargées, mes parents décidèrent de m'envoyer chez
une des sœurs de ma mère, propriétaire de vastes vignobles
dans une vague contrée perdue entre collines et crépuscules.
Au bout de quelques semaines de vie lointaine et sauvage,
je m'ennuyais tellement après mes parents, qu'effrayée par
les menaces que je ne finissais pas de lui crier dans les
moindres détails, ma tante fut obligée de me reconduire vers eux.
Je retrouvai notre maison infiniment plus chaude, plus
lumineuse qu'à mon départ, mes coins familiers beaucoup
plus accueillants, les meubles moins vieux, mes parents plus
beaux que jamais, plus doux, plus caressants. Curieusement,
je les considérais de longues heures, une étouffante sensation
d'étrange me défendant de me rendre à leur affection, je
les regardais avec une certaine méfiance qui s'accroissait
d'un instant à l'autre, j'avais presque de la peine à les
reconnaître. Étaient-ce réellement eux ? Une grande inquié-
tude s'empara de moi. Un soupçon terrible, un pressentiment
trouble mais définitif me fit alors croire que mes vrais
parents avaient été assassinés pendant mon absence par de
mystérieux bandits qui, dans un but encore inconnu pour
moi, prirent le même visage, les mêmes allures, les mêmes
habitudes que ceux qu'ils remplaçaient. Le soir, tous les
soirs, caché et craintif, je les épiais, essayant de surprendre
le moment suprême quand, avant de se coucher, ils allaient
retirer, qui sa moustache postiche, qui son absurde perruque.
Le matin, la manœuvre se répétait et, très attentif à leur
toilette, je m'occupais à dessein autour d'eux, guettant si
avec l'eau le maquillage qui devait fausser la couleur natu-
relle de leurs joues n'allait pas disparaître, laissant à sa
place une peau évidemment rude et blême, méchante, vul-
gaire. Comment dire la terreur furieuse qui affola mes
jours, qui peupla d'épouvante mes pauvres nuits ? Plusieurs
mois durant, mon existence devint un affreux cauchemar,
des fantômes ricaneurs me hantèrent, le crime rôdait partout
où je tentais de fuir, j'avais les mains rouges.
Cette obsession s'évanouit par la suite, toujours sans aucun
motif, comme elle m'était venue, et sans même que je
m'en aperçusse.

CL. S.

Je voudrais connaître une jeune fille mince et triste que
je ferais monter dans une automobile exagérément longue. Il
pleuvrait très fort et il ferait nuit. Nous roulerions serrés
l'un contre l'autre mais sans faire aucun geste. Seulement
de temps en temps, j'embrasserais ses mains.

A. A.

Parmi le toc rutilant, je prends une alliance pour quel-
ques sous. Simple ornement, disent les uns. Ornement simple,
dit mon esprit de seconde zone.

L'alliance, trop grande, a glissé du doigt sur une page
encore blanche d'une lettre d'amour. J'inscris le mot SEUL
dans le petit cercle de papier limité par l'anneau.

En 1433 on pêcha dans la mer du Nord un poisson qui
avait la forme d'un homme mal dégrossi, une mitre en tête
formée d'écailles, et les nageoires disposées de manière à
présenter la ressemblance des autres ornements d'un évêque
qui officie. On ajoute qu'il pouvait se dresser sur ses pieds,
qu'il se laissait toucher sans témoigner d'effroi; mais qu'il
manifestait un extrême désir de retourner à la mer.

M. DE B.

LA MAIN RÉELLE

ÉCHEC DE LA RÉVOLUTION

Quoiqu'il nous soit réellement pénible d'orienter notre pensée vers quelques sujets, certes déjà vieux mais dont on ne saurait véritablement faire abstraction ni même s'en désintéresser, vu l'importance capitale qu'ils présentent, importance submergeante puisqu'elle détermine et conditionne toute chose de fait aussi bien que d'esprit, quoiqu'il soit toujours déprimant et démoralisant de parler de ce qui reste de la Révolution russe, nous le ferons néanmoins, et cela par suite d'une conception peut-être illusoire, d'un certain devoir à remplir.

Car malgré l'absence totale pour nous de toute espérance dans ce domaine aussi bien que dans tout autre, malgré notre impuissance manifeste devant toute velléité d'action, impuissance que nous avouons en toute humilité mais que personne n'est cependant en droit de nous reprocher, le spectacle permanent d'un sabotage méthodique, la liquidation hypocrite et tolérée de cette Révolution russe qui aurait pu être encore, pour employer un mot emprunté, un merveilleux social en tant que Révolution, tout cela ne saurait nous laisser froids malgré l'indifférentisme de plus en plus systématique qui, fatalement, s'impose mais que nous subissons bien malgré nous et sans l'accepter.

Si les rivalités locales des bureaucrates, des nepmans et des koulaes ne sont en rien susceptibles de nous intéresser et que logiquement il ne nous reste plus rien à dire, il nous reste pourtant à affirmer, en dehors de toute idée pragmatique, notre mépris et notre haine de ces « hommes d'action » qui, à Moscou et ailleurs, jouent aux révolutionnaires, qui, par un optimisme borné ou une inconscience inadmissible, non contents d'avoir, dans les faits, saboté la Révolution, en dépréciant et prostituant l'idée, en neutralisent et commercialisent le nom.

Quant à nous, une probité élémentaire mais indispensable, beaucoup plus vis-à-vis de nous-même qu'à l'égard de qui que ce soit, nous fait préférer l'aveu pur et simple de notre fatigue, fatigue que nous haïssons, incapacité subie mais non acceptée et consentie, incapacité qui néanmoins ne saurait comporter de notre part un aveu de résignation (*).

SERGE-VICTOR ARNOVITCH

(*) Nous ne pouvons pas nous résigner. Ce qui nous fait encore songer à la Révolution ce n'est pas seulement l'indéniable beauté de la guerre civile mais aussi notre désir d'en finir, une fois pour toutes, avec certaines formes particulièrement hideuses. Malgré toute notre lassitude, laquelle d'ailleurs devient parfaitement humoristique à force d'être affirmée, il nous est difficile de ne point nous indigner, il nous est impossible d'accepter la suave démagogie fasciste, ce certain état d'esprit dont le cinéma bourgeois est le fidèle miroir, la philanthropie, cette jolie châtelaine qui soigne « ses » pauvres, les mondanités que l'on étale complaisamment devant une classe ouvrière incapable de comparer son lamentable sort avec celui des autres, pauvre banquier ruiné qui n'a « plus qu'un château ».

Ajoutées à d'autres, plus graves, des considérations du même ordre nous empêchent encore de mêler nos voix à celles des pires réactionnaires, de ne pas insister sur le désastre russe. Mais nous ne défendons pas l'U. R. S. S. Exclusion inique des seuls éléments révolutionnaires, mensonges obligatoires afin de tromper l'opinion générale sur les idées de l'opposition, importance que l'on attribue encore à toutes les arabesques, relations « culturelles » avec l'étranger, réception de l'Emir grotesque, Litwinoff adjurant la S. D. N. de parfaire « l'œuvre de désarmement », collaboration avec des loges maçonniques, inaugurations de musées, manque absolu de liberté au sein même du parti, autant de surprises, qui, si elles ne sont pas « l'essentiel », si elles n'ont pas toutes la même importance, participent pourtant à un même état d'esprit, autant de récifs contre lesquels nous échouons, visage actuel et maladié de la Russie rose, visage que l'on farde. A. A.

(***) Je m'efforce de croire en une Aventure située dans l'espace. Je pense à de Bouilly, à Fernand Lumbroso. Je me souviens d'une conversation que j'eus à la Taverne Royale avec Serge-Victor Arnovitch un jour que désertant Montparnasse, oubliant d'exagérer notre remord de cet acte pour le moins étrange, nous parlions des chambres dans lesquelles on meurt. Je pense à Jean Carrière qui vit la fin de l'Été, un Été qui lance une jetée dans l'Automne sous forme d'une Inconnue rencontrée à Bordeaux. Malgré les apparences, je pense à vous Seuphor, Ange qui pardonne, illuminé paisible aux mains immobiles, à vous qui êtes capable de rester seul une nuit à une table du Dôme.

CETTE FLÈCHE BLANCHE NOUS A FROLÉS DANS LE JOUR. C'EST LE DERNIER AVERTISSEMENT DE L'ARCHER IMAGINAIRE (°)

Ce dont en quoi je croyais n'est plus. A la suite d'un Evènement que je pris pour une joie, tout ayant momentanément changé pour moi, je pensais, bien que je ne sois pas le seul, rectifier l'aube n'est pas une épée mais très vite, cette résolution, la plus loyale, la seule possible à l'instant où je la pris, se heurta avec force à des retours anciens et peu à peu redevinrent fatigue. Mais je ne peux pourtant pas me résigner à un aveu précoce de paralysie générale, je ne peux pas croire en une faillite complète. Je ne puis pas admettre davantage que l'on perde des morceaux du jour et de la nuit pour *gagner de l'argent* (°°), alors que le jour et la nuit ne sont que de simples objets propices à l'aventure, si médiocre fut-elle (°°°).

Surtout, je ne veux pas de la franchise. C'est elle qui brisa le mur de glace dans lequel j'observais l'Amour, le miroir de la Peur à la main. A elle seule, elle m'a fait souffrir plus que tout au monde. Franchise, c'est toi qui me force à avouer mes amours défuntes, mon absurde croyance en un modernisme desséché, mes idées sur le sort comparé des *jeunes littératures*. Franchise, c'est encore toi qui, accompagnée par un besoin clinique de délivrance, m'oblige à publier ces misérables pages, ce pauvre reflet de nous-même que le temps sans cesse déforme et modifie. Mais tout cela n'alla pas sans découragements; plusieurs fois nous pensâmes renoncer. Nous ne savions pas dans quel luna-parc nous tournions ni comment nous atteindrions la pureté. Par la suite, nous avons presque tous admis que l'écriture a pour nous une importance assez grande pour que nous puissions, non point nous débarrasser à travers elle de nos impuretés mais au contraire, à exprimer par cette écriture, ce que nous considérons être *l'essentiel*, persuadés que de cette façon, les matières indésirables que nous portons tous en nous s'élimineront d'elles mêmes.

Mais vous ne m'empêcherez pourtant pas de me révolter, sauvetage superbe, lorsque je songe qu'au moment même où j'écris ces lignes aussi inutiles pour moi que pour n'importe quel autre, il y a des hommes, qui, pendant quelques secondes ou quelques minutes, traversent des moments de joie ou de douleur, lorsqu'aidé par le souvenir et l'imagination, je pense que tout est encore possible et que cependant il n'y aura jamais rien, que ce vide ne pourra disparaître que pour un instant, grâce à l'Amour Réciproque, qu'il sera le synonyme des quelques années qui me restent à mourir.

Je voudrais supprimer le Temps et parfois l'allonger, mais je change sans cesse tandis qu'autour de moi règne l'immobilité la plus obsédante. Vérités anciennes que j'admire, guérison du Temps ou fièvre de l'Amour, je disparaîs encore un immense gant à la main. Gant disproportionné à la taille du monde, ce gant me rappelle ce qui ne doit pas être rappelé. Car je ne veux pas de souvenirs. Pour un moment de joie, j'ai connu trop de battements de cœur et beaucoup trop d'angoisse. Mais comme je ne peux pas admettre la distraction passive, la course aux reflets avec enchaînements d'idées, je songe avec un plaisir mêlé d'amertume, plaisir d'un degré que j'estime lointain, aux *choses qui auraient pu être et qui n'ont pas été*.

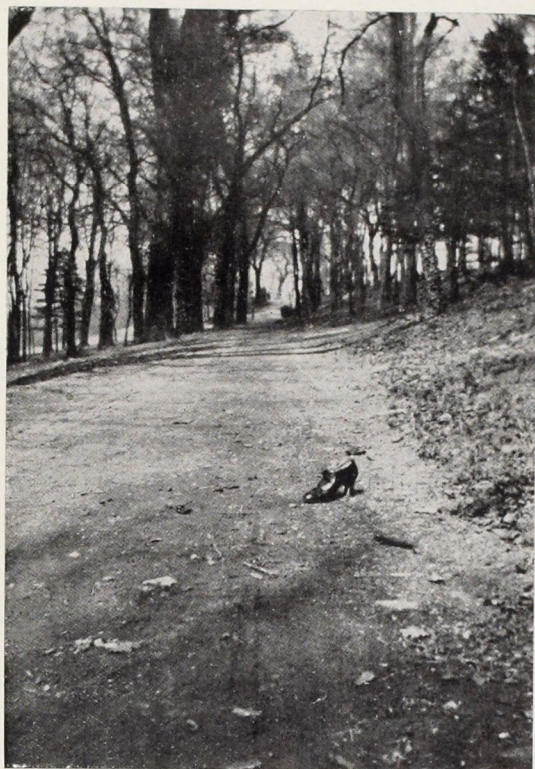
AR ADAMOV

(°) Une fois comme je passais rue de la Croix-Nivert, je fus surpris de voir, toujours sous une même flèche blanche, ces quelques mots tracés à la craie. J'aurais voulu croire que jamais personne ne les avait écrit. En rentrant chez moi, je trouvais une lettre que j'attendais en vain depuis plus d'une semaine. Je la déchirais méticuleusement.

(°°) Je crois singulièrement en la force de l'argent. Je crois que l'argent lorsqu'il dépasse les cadres ridicule du travail peut multiplier les chances dérisoires que la vie nous apporte ou plutôt nous refuse.

DISCONTINUITÉ

Revue publiée par *Ar Adamov, Monny de Bouilly et Claude Sernet.*



Les actes, les gestes, les paroles, les événements de notre triste existence dont nous sommes à la fois le théâtre et les acteurs, il ne saurait être question pour nous de les réduire encore une fois à l'échelle pitoyable des valeurs et des hiérarchies. En somme, il ne s'agit que d'une très simple, d'une très impulsive vengeance dans un domaine dérisoire quoique aussi concret que celui de notre mort et de notre vie.

Ce n'est un concept ni une chaîne de jugements qui saurait trancher le problème du suicide et de son abandon. Dans n'importe quelle circonstance, toujours et à tout moment, la peur et le désir du néant forme la moëlle de l'esprit.

Et voici que l'esprit, le nôtre, du sein du désespoir et de l'oubli, en dehors du temps, de l'histoire et de la culture, se trouve être la proie des éléments éternels. Aventuriers infatigables de la connaissance nous célébrons la Nuit, le Feu et la Folie, la Révolution et les Révolutions de l'Amour.

Nous sommes prêts à tout abandonner pour un Événement que nous ne préparons guère ni n'espérons plus.

Je soussigné _____
demeurant à _____
Rue _____
déclare souscrire au prix de **20 francs** un abonnement d'une année dès
juin 1928, à la revue " *Discontinuité* " (*)

(*) Adresser toute correspondance à **Ar Adamov**, 33, Rue de Cronstadt, PARIS 15^e.



Les Nouveautés au SANS PAREIL
37, Avenue Kléber PARIS (16^e)

DRIEU LA ROCHELLE

LA SUITE DANS LES IDÉES

Un vol. in-12..... 12 fr.

GUILLAUME APOLINAIRE

LE POÈTE ASSASSINÉ

Un vol. in-12..... 12 fr.

COMTE DE LAUTRÉAMONT

ŒUVRES COMPLÈTES

Un vol. in-12 de 44 pages 20 fr.

PIERRE BOST

A LA PORTE

Un vol. in-16..... 18 fr.

JEAN PRÉVOST

ESSAI SUR

L'INTROSPECTION

Un vol. in-16..... 18 fr.

PHILIPPE SOUPAULT

HISTOIRE D'UN BLANC

Un vol. in-16..... 18 fr.

MOUSSINAC et VAILLANT-COUTURIER

LE PÈRE JUILLET

Un vol. in-16..... 12 fr.

BLAISE CENDRARS

ANTHOLOGIE NÈGRE

Un vol. in-8 de 320 pages..... 20 fr.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

ATTIRANCE DE LA MORT

Photographies de chambres mortuaires.

BEAUTÉ DE LA NUIT

Hymne à la Nuit, L'Île de la Cruauté, La Fleur Vénéneuse.

UN ÉVÈNEMENT LE SEUL POSSIBLE

L'Amour Entier et sans angles, l'Amour sans nuances ni paroles, sans espoirs et sans victimes.

UN NUMÉRO DÉDIÉ AU FEU

Si cette revue a déjà paru, que l'on en accuse seulement certaines circonstances et notre routine. Jamais, nous n'accorderons le moindre pardon, à nous, qui entourés par les grands éléments de la Vie et de la Mort avons, encore et toujours, discuté, dénigré tel acte au profit de tel autre *plus romantique*, admis un certain humour, parlé sans cesse de la Révolution. Mais, nous croyons en une Revanche si légère fut-elle lorsqu'on la compare au domaine dans lequel, nous aurions du normalement la prendre. A moins d'une Intervention encore plus pressante, à moins de quelque autre invisible et mystérieuse présence, nous dédions au feu quelques pages obscures, pages pareilles à toutes les pages, pages dérisoires dont malheureusement nous ne savons *Pas encore* ignorer l'existence.